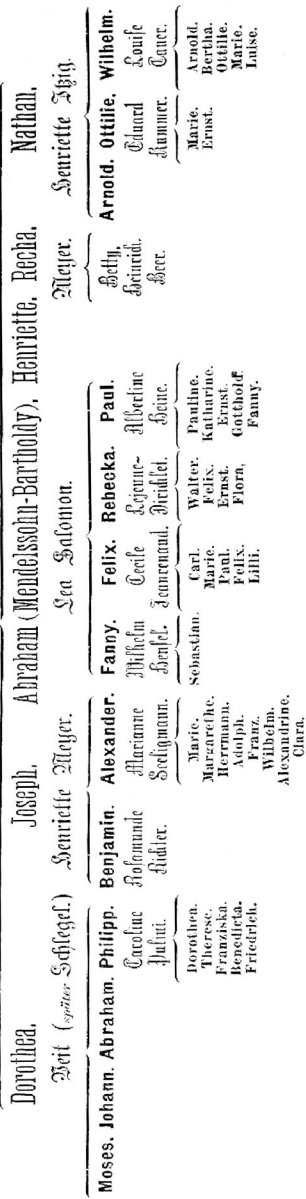


STAMMBAUM DER NACHKOMMEN MOSES MENDELSSOHN'S.

Moses Mendelssohn.
fromet Eugenheim.



Kinder }
Enkel } Moses Mendelssohn's.
Urenkel }
Namen der Uingehörigkeit.

Un embryon de la carte : arbre généalogique tracé par Sébastian Hensel dans son livre Die Familie Mendelssohn (1879).

CHAPITRE 1

AU COMMENCEMENT

AU COMMENCEMENT, il y avait un homme... Eh bien non. Au commencement, il n'y a jamais un homme, ni une femme d'ailleurs, ni même un homme *et* une femme, pas plus qu'il n'y eut un premier jour et une première nuit. Ce sont des multitudes d'ancêtres dont le nom s'est perdu, de plus en plus nombreux et incertains à mesure qu'on remonte, si bien qu'on en arrive à ce constat déroutant pour les grands gosses que nous sommes : dans ce domaine, il n'y a pas de commencement.

Seules les vies ont un commencement, et encore. La vie dans l'absolu n'a ni début ni fin, seuls les maillons de sa chaîne apparaissent à notre regard, se déploient sous nos yeux, se soustraient à notre vue, sans que la continuité de la chaîne soit vraiment affectée par ces jeux de cache-cache. Mais nous parlons de Moses, de ce Moses qu'on ne peut même pas encore appeler Mendelssohn (nous verrons bientôt pourquoi), et j'admets que sa vie à lui a bien commencé quelque part : à Dessau, petite capitale du petit duché d'Anhalt. Quand ? Le 6 septembre 1729, lit-on le plus souvent. Mais on lit parfois aussi le 17 août 1728, ce qui m'a d'abord fait soupçonner qu'il était venu au monde avant le

mariage de ses parents. Comme mon cher Heinrich Heine, qu'on affirma longtemps né en 1799 et non en 1797, parce que être enfant de l'amour était alors une tare à dissimuler soigneusement.

Soupçon infondé : rien, dans le couple pieux que formaient ses parents, ne laisse penser à des débordements passionnels, et à vrai dire la discordance de dates ne tient qu'à un seul chiffre. « Je suis né à Dessau en 1729, le 12 Elloul 5489 du calendrier hébraïque », écrit quelque part le philosophe allemand^{1*}. Autrement dit, le 6 septembre 1729. Mais sa première pierre tombale (pourquoi la première, on le verra plus loin) mentionnait le 12 Elloul 5488, c'est-à-dire le 17 août 1728. Certains ont donc avancé l'hypothèse qu'il se serait trompé d'un an dans sa notice autobiographique – une hypothèse bien improbable, si l'on veut mon avis. Qu'il se soit embrouillé dans les correspondances entre calendrier chrétien et calendrier hébraïque, passe encore. Mais que dans la même phrase il se soit trompé dans les deux calendriers, on a du mal à le croire. Raisonnablement, la plupart des biographies retiennent donc la date de 1729, laissant conclure que l'erreur venait du graveur de sa pierre tombale. S'agissant d'un mort aussi célèbre, une telle erreur n'est pas moins surprenante. Cependant il faut bien que l'un ou l'autre se soit trompé, n'est-ce pas ? À moins qu'il n'y ait pas d'erreur ici mais une innocente tromperie, selon une troisième hypothèse que je mentionnerai pour sa simple beauté : Moses aurait sciemment modifié sa date de naissance pour la faire coïncider avec celle de Gotthold Ephraim Lessing, l'ami, l'*alter ego*, né en janvier 1729.

* Le lecteur trouvera à la fin du roman les sources des citations (*N. de A.*).

Seules les histoires ont un commencement, et encore. Elles n'en ont justement qu'un, choisi parmi une infinité d'autres tout aussi pertinents. L'histoire de Moses commence-t-elle seulement lors de sa naissance à Dessau, un 12 Elloul 1728 ou 1729 ? Ne commence-t-elle pas déjà avec ses géniteurs, leurs parcours respectifs ? Dans ce cas, allons-y. Mendel père de Moses s'occupait d'écritures dans la modeste communauté juive de Dessau. On l'appelait donc Mendel Dessau, parfois aussi Mendel Heymann, c'est-à-dire Haïm, peut-être parce que son propre père s'appelait Haïm. C'est même plausible ; Haïm sera le nom donné par Moses à son premier fils, né et mort en 1766.

On n'en sait guère sur Mendel Heymann Dessau, sinon que c'était un homme pauvre venu d'ailleurs ; et que les jours d'hiver à quatre heures du matin, il juchait sur son dos le petit garçon chétif pour le mener à l'école, emmitouflé dans un manteau. J'ai sous les yeux une image de leur maison familiale. C'est une bicoque qui ne m'évoque que tristesse, humidité, manque de lumière, et où se serraient, outre le chétif Moses, au moins un frère (Saül) et une sœur (Jente). L'auteur du livre dans lequel j'ai trouvé cette image signale de plus qu'à l'époque il existait une maison mitoyenne, et que la cour « n'était pas encore pavée² ». Donc : moins de lumière encore, poules picorant la boue, jours d'hiver où l'on se lève à quatre heures du matin parce qu'il fera déjà nuit à quatre heures de l'après-midi.

Rapproché de ces derniers éléments, ce qu'on sait de la mère de Moses paraît en revanche trop beau pour être admis sans vérifications (des vérifications dont je me suis abstenue, autant l'avouer tout de suite). Rachel Sara née Wahl, en effet, n'aurait pas eu moins de deux ancêtres illustres : Moses

Isserles de Cracovie, grand talmudiste du xvi^e siècle, et Saül Katzenellenbogen, dont la légende m'a été racontée un jour au *Canon des Gobelins* par un ami nommé Haïm dont une grand-mère s'appelait aussi Wahl. Ce Saül Katzenellenbogen, originaire de Padoue, serait devenu le protégé du prince lituanien Radziwill et en aurait si bien gagné l'estime qu'en 1587, le trône de Pologne restant vacant, Radziwill l'aurait fait élire roi à titre temporaire, d'où son surnom de Saül Wahl, du terme germanique signifiant « éléction ». Peut-être. Mais peut-être aussi que *Wahl* appartient simplement à cette famille de noms qui, comme *Wellek*, *Bloch*, la *Gaule*, les *Galles*, les *Velches*, *Valaques* et *Wallons*... désignent (approximativement et tout relativement) gens et pays de l'ouest et/ou du sud. Un nom qu'on verrait bien donner, en Pologne, à un homme venu de Padoue.

En cet automne 2012 où j'explorais la descendance de Moses et la voyais s'étendre peu à peu au globe tout entier, aux milieux et métiers les plus divers, j'avais aimé l'idée que mon vieil ami sculpteur avec qui j'étais en train de boire du thé au *Canon des Gobelins* puisse être, sinon un de ses innombrables descendants, du moins un lointain cousin du côté maternel. Haïm n'est-il pas né à Leipzig, tout près de Dessau ? Mais cette histoire du roi de Pologne dont descendrait (comme lui) Rachel Sara Wahl me laisse en fait sceptique. Eu égard à la bicoque grise, aux levers à quatre heures, aux poules grattant la terre battue de la cour, elle m'apparaît plutôt comme un de ces mythes dont se berce la misère pour embellir le quotidien.

Vérité ou légende, voilà que l'histoire de Moses, au lieu de commencer au premier tiers du xviii^e siècle, pourrait remonter à la fin voire au milieu du xvi^e. Et allons plus loin. Ce prénom de Moses, d'où lui venait-il ? D'un aïeul sans doute, qui le tenait d'un autre aïeul, qui le tenait peut-être

de Moses Isserles de Cracovie. Lequel – sautons quelques étapes – devait bien le tenir de Moïse en personne, qui, lui, l'avait reçu d'une fille de Pharaon trop curieuse pour voir flotter un panier sur le Nil sans regarder dedans. « Il s'appellera Moïse, parce que je l'ai retiré des eaux » : retiré des eaux, telle serait la signification du prénom hébraïque Moses. À moins de suivre Sigmund Freud, selon qui *Moses* ou *Mosis* serait un nom tout ce qu'il y a de plus égyptien et signifiant « enfant », comme dans *Touthmôsis*, « fils de Thot », ou *Ra-Moses* (Ramsès), « fils de Râ » ; Freud selon qui Moïse lui-même pourrait bien être tout ce qu'il y a de plus égyptien, et cette affaire de bébé trouvé dans un panier dérivant sur le Nil, l'explication donnée en catastrophe à ses parents par une jeune fille qui, clairement, avait cessé de l'être.

Il serait tout aussi pertinent de faire remonter l'histoire de Moses à ces temps immémoriaux. L'histoire d'un homme ne commence-t-elle pas avec celui dont il tient son prénom, ce prénom n'est-il pas, déjà, un embryon de destin ? En novembre 1777, quand les juifs de Dresde implorent l'aide du philosophe contre un décret leur donnant le choix entre une lourde taxe annuelle et l'expulsion pure et simple, c'est à un second Moïse qu'ils semblent s'adresser : « De même que Moïse étendit sa main, sa dextre nous soutiendra, et sa force se déploiera pour nous, et dans sa sagesse il sauvera la ville, la protégera et la libérera³... » Certes, c'est un Moïse du siècle des Lumières, dont on n'attend plus des tours de magie mais des écrits courageux, des discours convaincants adressés aux puissants :

Ta parole est comme tombée de la plume d'un habile scribe, tu es le sagace auteur de livres qu'on porte au palais du roi et dont les

princes recopient des sentences. Et nous savons que le conseiller privé Fritsch aime à voir ton visage. Quand il mentionne ton nom, il n'a que louanges à la bouche, et se souvenir de toi est le vœu de son âme⁴.

Ce siècle des Lumières reste un monde où les nouvelles ne vont pas très vite, car le conseiller privé Fritsch est alors mort depuis près de deux ans. Mais, malgré cette lenteur digne de l'Antiquité et le style biblique de la lettre, on y mesure à quel point le contexte a changé. Car ce n'est pas pour leur permettre de partir, *Let My People Go*, que ce second Moïse devrait intercéder en faveur des juifs de Dresde. C'est au contraire pour leur permettre de rester dans cette ville où ils habitent en paix depuis plusieurs générations. Ce qui ne doit pas nous faire oublier que, sans le premier Moïse, l'histoire de Moses aurait peut-être commencé quelque part en Égypte plutôt qu'à Dessau, petite capitale du petit duché d'Anhalt.

Des commencements à cette histoire, on pourrait encore en trouver des dizaines. L'histoire de Moses Mendelssohn commence très exactement en mai 1761, lorsqu'il se met à signer ses lettres MOSES MENDELSSOHN, un nom qu'il s'est choisi et transmettra à ses enfants, ouvrant la voie à l'histoire que j'essaie d'écrire : celle *des* Mendelssohn. Mais, sous un angle plus intellectuel, son histoire commence peut-être avec celle de Baruch Spinoza, le philosophe excommunié dont il admirait tant l'œuvre. Si ses coreligionnaires en détresse le voient comme un second Moïse, lui craint surtout de devenir un second Spinoza, et dans la chronologie qui me sert ici de base, élaborée grâce à de patientes compilations et courant jusqu'au début du XXI^e siècle, j'ai donc fait figurer, bien

avant sa naissance, 1656, 27 juillet : la communauté juive d'Amsterdam excommunie Spinoza. Date qui est loin d'y être la première. L'histoire des Mendelssohn ayant fini par être celle d'une illustre famille protestante de Prusse, j'ai cru bon d'ajouter 1517, veille de la Toussaint : Martin Luther affiche ses 95 thèses sur la porte de l'église du château, à Wittenberg. Et s'il s'agissait là de faits avérés et datables, je n'aurais pas hésité à mettre au tout début : Moïse, selon les sources un enfant hébreu trouvé ou un bâtard égyptien de sang royal, traverse à pied sec la mer Rouge avec le peuple dont il a pris la tête.

Seules les idées ont un commencement, et encore. Quand des lecteurs me demandent : « D'où vous est venue telle ou telle idée ? », ils s'attendent sans doute à une réponse simple et claire, mais bien malin qui peut dire d'où nous viennent les idées. Alors je me borne à raconter dans quelles circonstances l'idée m'est venue : « Voilà, je regardais par la fenêtre du RER B quand soudain je me suis dit que ce roman galicien devait être raconté par une maison. » Le plus souvent, mes lecteurs s'en satisfont et c'est donc ce que je ferai ici, dans la mesure du possible.

Je savais que Felix Mendelssohn le compositeur (1809-1847) était le petit-fils de Moses Mendelssohn le philosophe (1729-1786), et longtemps je n'en ai pas pensé grand-chose, car le compositeur n'était pas vraiment de mes préférés ; quant au philosophe, quoiqu'il ait servi de modèle à Nathan le Sage dans la pièce de Lessing, je ne l'avais guère lu. Un jour pourtant, j'ai pensé à l'homme qui avait été le père du premier et le fils du second. Quel merveilleux sujet de roman, m'étais-je dit alors. Et quelle intéressante situation

historique ! Être le fils d'un philosophe des Lumières mort trois ans avant la Révolution française, être le père d'un compositeur romantique mort l'année précédant le Printemps des peuples, et de cette vie placée sous le signe de l'entre-deux – entre deux génies, entre deux dates charnières –, n'avoir rien fait, ou rien de marquant. Un roman sur le vide et sur les filiations.

Mais l'idée dormait, d'autres projets prenaient le pas sur elle. Jusqu'au printemps 2010 où, sur le point de m'installer temporairement à Berlin, j'ai repensé à ma triade. Ne serait-ce pas une occasion de me documenter sur elle ? Et si, par chance, elle avait quelque chose à voir avec Berlin ? (Je n'en étais pas sûre, car Moses était de Dessau, et Felix né à Hambourg était mort à Leipzig.) C'est alors que j'ai trouvé sur Internet la trace de mon maillon intermédiaire. Il s'appelait Abraham, Abraham Mendelssohn (1776-1835), et avait été banquier. Qu'il fût né et mort à Berlin était encourageant, mais je gardais la tête froide. On peut très bien être né et mort quelque part, et avoir passé la majeure partie de sa vie ailleurs. À Hambourg par exemple, puisque son fils y était né. Hambourg et la banque, cela faisait bon ménage dans mon esprit, un esprit qui avait découvert la littérature allemande à seize ans en s'enamourant de Heine, si prompt à railler cette ville de commerce et de philistins cossus.

Un banquier avait donc servi de pont entre un philosophe des Lumières et un compositeur romantique : c'était un élément nouveau et assez perturbant. J'étais partie de la supposition qu'Abraham Mendelssohn avait été un néant entre deux génies. Il fallait maintenant accepter l'idée qu'il avait bien été quelque chose : un banquier, peut-être lui-même un philistin cossu.

Là-dessus j'ai fini par me rendre à Berlin, emportant dans mes bagages l'énigme Abraham alourdie de quelques informations supplémentaires. S'il avait effectivement été banquier, Abraham n'était pas, semble-t-il, un banquier très doué. Et, vers la quarantaine, il s'était retiré de la société fondée avec son frère Joseph pour mieux se consacrer à l'éducation de ses quatre enfants, une éducation assez poussée pour que deux d'entre eux, Felix et Fanny, deviennent d'éminents artistes.

À Berlin, cependant, rien ne s'est passé comme prévu. Dès les premières semaines, j'ai certes appris que Berlin n'avait pas quelque chose à voir, mais *tout* à voir avec les Mendelssohn. Si cette famille avait été un pays (me disais-je innocemment, sans me douter que ce pays, j'irais un jour jusqu'à en tracer la carte), Berlin en aurait incontestablement été la capitale. Moses s'y était installé à quatorze ans et n'en avait plus bougé ; ses dix enfants y étaient nés, et même morts pour la plupart, ainsi que leurs propres enfants. Ce qui faisait déjà pas mal de monde (me disais-je naïvement, sans entrevoir le danger qui me guettait déjà). Et si Berlin était sa capitale, la *Staatsbibliothek*, familièrement appelée « StaBi » et l'équivalent de notre BnF, en plus accueillant et en plus déjanté, cette StaBi où je travaillais deux ou trois jours par semaine était, de cette capitale, le cœur administratif, l'hôtel de ville, le Haut Palais. Elle détenait l'essentiel des archives Mendelssohn, des archives activement exploitées puisque, dans le hall, un comptoir entier proposait publications, CD, tourniquet de cartes postales où les portraits de Felix, de Fanny et de Moses dansaient la ronde à tous les âges de leur vie. D'Abraham, point : il n'était ni assez joli, ni assez célèbre.